

MICHAŁ KRZYKAWSKI

Université de Silésie

Le purgatoire moderne ou la transgression revisitée : la valeur d'usage de Georges Bataille

ABSTRACT : The incentive for this essay was “Le retour de Sade” (“The Return of de Sade”), a play by Bernard Noël put on in Paris and Nancy in 2005. The play shows Marquis resurrected by Madame d’Avilla, in the orders of a woman pope who ascends St. Peter’s Throne. De Sade is highly convinced that his descent on the Earth results from his perfectibility in evil and is the proof of his post-mortem triumph. The pope, however, wants to engage him as a court jester because his books are no longer believed to be monstrosities that de Sade thinks they still are. The analysis of De Sade’s resurrection leads to a discussion of Bataille’s concept of eroticism seen as a transgressive act which dispels prohibitions without suppressing them. Referring to Bataille’s essay “The Use of Value of D.A.F de Sade” from 1930, this paper also tries to determine the position of Bataille — a classic French writer whose *œuvre* was published in the *Bibliothèque de la Pléiade*, which is considered to be a major sign of recognition for an author in France — in contemporary western culture. The questions that this study attempts to answer are whether Bataille still plays the role of a transgressor and to what extent the transgressive value of Bataille’s eroticism is still attainable in the light of the Foucauldian concept of Power/Knowledge which is inherent in the discourse of sexuality.

KEY WORDS: Pornography, eroticism, sexuality, transgression.

Imaginons la scène : nous sommes en 2005, la papesse occupant le Saint-Siège réclame la résurrection de Donatien Alphonse François de Sade, décédé le 2 décembre 1814. Tout se fait vite et à la moderne. L’ordre papal est transmis par un coup de fil passé à Madame d’Avilla qui est demandée de prendre en charge son exécution. La sainte récupérera au Conservatoire des têtes celle qui avait été dérobée à l’auteur de la *Nouvelle Justine* et la déposera sur sa tombe. Ceci fait, le Marquis de Sade est de retour.

C’est ainsi que se déclenche *Le retour de Sade*, la pièce de Bernard Noël, jouée en 2005, au Théâtre de la Colline à Paris et au Théâtre de la Manufacture à Nancy,

où l'auteur du *Château de Cène* — le livre dont la publication lui a valu un procès pour outrage aux mœurs en 1973 — se propose de méditer sur la validité de l'œuvre qui a fait preuve de la plus grande transgression. Mais cette transgression peut-elle nous bouleverser aujourd'hui encore ? Le Marquis ressuscité est convaincu que sa redescende sur terre résulte de son excellence dans le mal et témoigne de son triomphe *post mortem*. Cependant, quelle est sa déception à apprendre par Thérèse qu'« on ne l'accuse plus d'avoir produit des monstruosité » (NOËL, B., 2004 : 15) et à constater que ses hymnes au vice ne sont aujourd'hui que des bouffonneries qui provoquent un comique irrésistible. En effet, si notre mort-vivant a pu sortir du tombeau, ce n'est que par la volonté de La Papesse qui voulait l'engager comme bouffon à la cour papale parce qu'elle n'a jamais autant ri qu'à écouter Johnny, son ministre de la lecture, lire des fragments de *120 journées de Sodome*.

Ce rire est pourtant tout sauf anodin. Certes, de Sade, autrefois un écrivain scandaleux, est devenu un écrivain classique : « [...] vous n'étiez que scandaleux, qualité qui s'use forcément » (NOËL, B., 2004 : 41), ce qui veut dire ici : « [...] un écrivain inoffensif, [...] autrement dit un écrivain débarrassé de ses piquants » (NOËL, B., 2004 : 42). Le rire ici n'a qu'à fomenté une révolution dont le projet laisse le Marquis absolument déconcerté, lui qui envisageait de proclamer la république du crime, qui réglerait le mal dans sa forme absolue¹. Le problème est que le mal s'est forgé une place à part entière dans le monde si bien que sa proclamation, qui se serait faite par le raisonnement blasphématoire conjugué avec des descriptions regorgeant d'un érotisme débridé, ne peut scandaliser que les bégueules. La révolution, telle que la conçoit Johnny, ne consisterait donc pas à subvertir le système des valeurs établies en favorisant le mal, mais à revenir à l'ordre des choses qui nous permettait de distinguer entre les actes transgressifs et ceux qui obéissent à la loi, et qui devient caduque dès que l'infraction fait la règle. La parole est à Johnny :

Pour que mon plan soit efficace, il faut que vous soyez à la fois la figure démonétisée du Mal et son ferment. [...] En apparence, les valeurs n'ont pas changé, mais c'est purement nominal de telle sorte que chaque mot couvre son contraire. Il s'agit pour nous deux de remettre le vocabulaire à l'heure en inversant les valeurs. [...] Je finirai par remplacer Dieu par son contraire, et cela se fera très naturellement par une révolution du vocabulaire. Qui tient le sens des mots, tient le pouvoir ! [...] Le monde est devenu ce que vous vouliez qu'il soit, de toutes parts adonné au mensonge, à la corruption, à l'abus de pouvoir, au trucage, au génocide, à la castration mentale. Il est temps de le sauver en le poussant à se reconnaître pour ce qu'il est au lieu d'entretenir sa schizophrénie en lui donnant l'illusion qu'il obéit au Bien. Vos écrits doivent devenir son écriture sainte. Mais paraissez d'abord inoffensif et jouez les bouffons !

NOËL, B., 2004 : 42—43

¹ Voir *Le Cinquième Dialogue de La Philosophie dans le boudoir*, intitulé « Français, encore un effort si vous voulez être républicains » (DE SADE, D.A.F., 1976 : 187—252).

Qui tient le sens des mots, tient le pouvoir ! Cette courte constatation nous dit l'essentiel pour ce qui est de la « sensure », une nouvelle forme de censure où — à la différence de l'ancienne qui « voulait rendre l'adversaire inoffensif en le privant de ses moyens d'expression » — c'est « la parole qui devient inoffensive par privation de sens » (NOËL, B., 1993 : 180). En principe, nous sommes autorisés à tout dire, mais si le pouvoir libéral dont nous aimons vanter tellement les acquis nous autorise à le faire, c'est « parce que ce tout ne veut plus rien dire » (NOËL, B., 1993 : 180). Il ne s'agit donc plus d'écarter l'excès en tant que ce qui dérange l'ordre social, mais de le normaliser, c'est-à-dire de l'inscrire dans l'ordre moral en en faisant une valeur que cet ordre ne justifie pas :

L'intérêt immédiat des hommes du pouvoir est en contradiction avec les valeurs qui fondent leur pouvoir. Il leur faut, par exemple, favoriser la consommation, au détriment de la morale, qui les légitime. Pour la première fois, le pouvoir s'établit sur la confusion et non plus sur l'ordre. Il s'ensuit un mensonge généralisé, dont la langue est malade.

NOËL, B., 1993 : 180

L'excès d'écriture — à l'origine un acte d'insoumission et de révolte contre les oppressions de l'ordre moral — se tait imperceptiblement dans l'excès de pouvoir qui le dénude de son contenu transgressif. Le Marquis de Sade, cet « innocent suprême » (NOËL, B., 2004 : 41) dans le monde où le Bien et le Mal deviennent douteux, en est un exemple patent. Au fond, le projet révolutionnaire de Johnny — « mon ambition est qu'enfin on appelle un chat un chat » (NOËL, B., 2004 : 79) — veut remettre le monde dans l'ordre, celui même que de Sade bafouait à travers son écriture. Et pourtant, cela impliquerait la démythification des mécanismes aussi perfides qu'occultés du pouvoir qui, dans le monde après la révolution, ne tiendrait plus le sens des mots. Une nouvelle lecture de Sade, celle qui, pour évoquer La Papesse, permettrait de « tirer un enseignement de ce qui, autrefois, nous paraissait hostile et outrageant » (NOËL, B., 2004 : 54) n'a pas finalement eu lieu. C'est Le Cardinal, le représentant d'« une institution très ancienne » (NOËL, B., 2004 : 54), coupe court à l'entreprise anarchisante de la Papesse et de son ministre de la lecture en lui opposant le Bien (sic !) qui a toujours emporté sur le Mal dans l'histoire de l'Église :

Il n'a jamais été nécessaire qu'un chat soit un chat dans le domaine de la morale. Il est seulement nécessaire qu'un chat soit pris pour un chat si nous le décrétons. Cette illusion nous couvre et elle assure le bonheur de nos fidèles. En tout cas leur équilibre. Peu importe que la vérité soit vraie ou fausse quand elle remplit son rôle.

NOËL, B., 2004 : 41

Nous voilà revenus au *status quo ante bellum*. L'œuvre de Sade est jugée pernicieuse pour l'ordre établi sous l'égide du Bien dont l'Église se porte garant. Ce-

pendant, cette dénégation ne vient plus que d'un jugement moral. La morale cède la place à l'administration et le Marquis diabolisé devient un auteur gérable, tout comme la sphère qu'il a inlassablement explorée : la sexualité. Il ne s'agit plus d'anathémiser celle-ci comme tout ce qui émane de la chair qui, conformément à l'héritage dualiste, est irrésistiblement liée au Mal, et qui, depuis Descartes, s'oppose radicalement au *cogito* ; il s'agit plutôt d'étaler les pratiques du pouvoir sur la sexualité comme ce qui relève, chez l'homme, du plus intime ; il s'agit de gérer le plaisir.

La pièce farfelue de Noël dépasse de beaucoup la critique du pouvoir ecclésiastique incarné par Le Cardinal. Elle reflète plutôt le fonctionnement des mécanismes du pouvoir en tant que tel dans ses rapports enchevêtrés à l'égard de la sexualité. Comme l'a montré Michel Foucault, la malédiction qui pèse sur le sexe, surtout lorsque celui-ci ne donne que sur le plaisir, n'est qu'un subterfuge du pouvoir qui, en faisant semblant de refouler la sexualité comme le domaine de l'illicite, ne cesse pourtant pas d'inciter à en parler : « [...] ce qui est propre aux sociétés modernes, ce n'est pas qu'elles aient voué le sexe à rester dans l'ombre, c'est qu'elles se soient vouées à en parler toujours, en le faisant valoir comme *le secret* » (FOUCAULT, M., 1976 : 49). Le concept foucauldien de « pouvoir-savoir » prend ici toute son ampleur. La culpabilité et la honte dont les comportements sexuels sont accablés nous imposent de réprimer le sexe en le cachant dans les secrets de l'alcôve, mais ce secret, pour s'expier, doit faire objet d'un aveu : « [...] un impératif est posé : non pas seulement confesser les actes contraires à la loi. Mais chercher à faire de son désir, de tout son désir, discours » (FOUCAULT, M., 1976 : 30). La mise en discours du sexe, la description la plus détaillée des jeux des plaisirs, qui doivent s'avouer dans le langage approprié et neutralisant toute indécence, n'ont qu'à rendre le désir comptable, c'est-à-dire « moralement acceptable et techniquement utile » (FOUCAULT, M., 1976 : 30). Cet aveu de la chair, bien qu'elle soit issue de la morale chrétienne et la tradition confessionnelle propre à la chrétienté, est affublé par le discours de rationalité qui, pour se développer, doit se nourrir du discours de moralité qui lui sert d'excuse. Tenir le discours sur le sexe ne relève donc plus que du partage entre le licite et l'illicite, que le pouvoir, cependant, ne cesse pas de réaffirmer comme valable : « [...] on doit en parler [du sexe — M.K.] comme d'une chose qu'on n'a pas simplement à condamner ou à tolérer, mais à gérer, à insérer dans des systèmes d'utilité, à régler pour le plus grand bien de tous, à faire fonctionner selon un optimum » (FOUCAULT, M., 1976 : 34—35).

Face aux analyses foucauldiennes, l'œuvre de Sade occupe une position fondamentale. D'un côté, elle est couverte d'opprobre comme l'anatomie du Mal qui prend sa source dans la chair, de l'autre, elle constitue ce lieu étrange où la parole transgressive se déplace dans le domaine du discours. Les analyses scrupuleuses des comportements sexuels, descriptions minutieuses du pénible morcellement du corps, actes et techniques soigneusement ordonnés, tout cela ne semble avoir

pour tâche que de percer l'ombre abyssal qui accompagne la sexualité pour neutraliser les dangers qu'elle entraîne sans pourtant réduire l'avilissement qu'elle inspire. L'aveu, s'il y en a, ne peut être que total : intime et public à la fois. Ce n'est qu'ainsi qu'il peut fonder un nouveau savoir désormais administré par les dispositifs du pouvoir. Les ouvrages de Sade qui « font partie des références qu'utilise la clinique pour illustrer les cas d'agitation mentale » (NOËL, B., 2004 : 21) en sont un exemple parlant.

Au fond, le déterrement de Sade que l'on observe dans la pièce de Noël, aborde la question sur la valeur d'usage que l'œuvre de Sade pourrait avoir aujourd'hui. C'est déjà Georges Bataille qui se l'est posée en 1930 dans son essai « La valeur d'usage de D.A.F. de Sade » où il critiquait farouchement la lecture de l'œuvre de Sade faite par les surréalistes qui se sont fait de lui une idée onirique en situant l'érotisme sadien dans un au-delà presque merveilleux. Quant à Bataille, il voit dans l'œuvre du Marquis l'irruption des forces excrémentielles qu'il appelle « hétérogènes » (BATAILLE, G., 1970 : 55—69), et que les surréalistes ont parfaitement méconnues. D'ailleurs, c'est dans le bas matérialisme, dans les entrailles de la culture qui se garde de les prendre pour les siens, que la pensée de Bataille veut se situer pour témoigner de ce qui ne peut se manifester que par la transgression des interdits. En effet, c'est la transgression qui est le *modus operandi* de l'expérience bataillienne tandis que l'érotisme, en tant que domaine frappé d'interdiction, est son espace privilégié qui mène à la souveraineté.

Il ne faut pourtant pas tarder de se demander ce qui reste, aujourd'hui, de la valeur transgressive de l'érotisme et de la transgression tout court, lorsqu'ils sont confrontés à la « censure » analysée à la lumière du concept de « pouvoir-savoir ». La question qu'on pourrait formuler, en paraphrasant le titre de l'essai de Bataille, de façon suivante : quelle est la valeur d'usage de G. Bataille ? En quoi la transgression (qui, rappelons-le, lève l'interdit sans le supprimer) peut-elle nous toucher aujourd'hui encore étant donné que l'œuvre de Bataille, bon gré mal gré, est désormais subordonnée aux mécanismes régulateurs de deux discours puissants qui sont celui de l'institution littéraire et celui de la pornographie.

Il est étrange que l'auteur si fort étudié demeure un auteur si marginal. Comme le remarque Jean-Michel Besnier, « Bataille est généralement maltraité par les théoriciens de l'intelligentsia. L'essentiel des jugements qu'on porte sur lui concourt en effet à le désigner comme un penseur irresponsable — irresponsable au sens large, c'est-à-dire : comme un homme qui ne s'est ni soucié de transformer le monde ou de formuler des idéaux régulateurs ni embarrassé du devoir de représentation sinon de l'exemplarité qui s'attache, croit-on, au métier d'écrire » (BESNIER, J.-M., 1998 : 35—36).

Or quelle position faut-il prendre à l'égard de ce jugement, étant donné que les *Romans et récits* de Georges Bataille ont été édités, en 2004, dans la Bibliothèque de la Pléiade, ce qui est considéré, en France, comme une affaire de prestige mais aussi un signe de reconnaissance de la grandeur d'un écrivain ?

«On ne peut réclamer à la fois d'être classique et d'être lu» (NOËL, B., 2004 : 21), disait Johnny au Marquis ressuscité. Certes, Bataille «pléiadé» est d'ores et déjà un écrivain classique, tout comme de Sade d'ailleurs, qui a été imprimé sur papier bible en 1990. La «pléiade» n'a donc pas de valeur de redécouverte, elle est plutôt l'effet de «sensure» qui sert à neutraliser l'excès de l'écriture et le plaisir de la lecture que cet excès doit entraîner. Rappelons Barthes : «[...] les textes, comme ceux de Bataille, [...], ces textes terribles sont tout de même des textes coquets» (BARTHES, R., 1973 : 13). «Sensurer» un écrivain serait de réduire le pouvoir de séduction que son texte exerce sur le lecteur, de faire de lui «une citation, un morceau choisi, une récitation, un sujet, un exercice» (NOËL, B., 1993 : 180), bref un écrivain enseignable. Mais c'est précisément là où le savoir sur le texte de l'écrivain que l'institution a reconnu pour le sien entre en relation dynamique avec le pouvoir qui, quant à lui, ne cesse de juger Bataille comme un auteur pernicieux pour l'ordre moral sur lequel l'institution semble veiller. Après tout, il serait plutôt malsain de faire réciter aux étudiants un morceau de *L'Histoire de l'œil* ou de leur demander d'en faire un exercice.

Un hasard (mais combien parlant !) a voulu que deux ans après la consécration de son œuvre, le *Playboy* version américaine publie un palmarès fort intrigant intitulé «The 25 sexiest novels ever written», auquel le premier récit de Bataille figure en 15^e position. La justification du choix des experts en la matière vaut être citée dans son intégralité :

Plot: French teenagers run amuck, shed inhibitions, have sex in weird places, kill people, the usual.

Why it's on the list: Bataille's obscene novella is a surrealistic blend of eggs, eyeballs and bodily fluids, the literary equivalent of a depraved Dalí or Bosch painting. The cover blurb states that it is a «legendary shocker that uncovers the dark side of the erotic by means of forbidden, obsessive fantasies of excess and sexual extremes.» Those crazy French².

La reconnaissance de *L'Histoire de l'œil* comme *sexy novel*, une bonne marchandise de l'industrie porno, ne dévoile-t-elle pas les mécanismes du «pouvoir-savoir» qui, dans ce cas-là, font du récit de Bataille un produit socialement gérable tout en affirmant qu'il relève de l'illicite et de l'immoral ? Comme le remarque Gilles Mayné, les livres de Bataille sous le label «pornographie» «ne dérangent ni l'ordre social, ni les discours qui fondent, légitiment et garantissent cet ordre», car «il n'est pas de société dite avancée ou évoluée sans prostitué(e)s,

² Voir <http://www.playboy.com/sex/features/25novels/>, [date de consultation : le 20 juillet 2008]. À noter comme curiosité : les trois premières places ont été attribuées à *Memoirs of a Woman of Pleasure* de John Cleland, à *Lady Chatterley's Lover* de D.H. Lawrence et à *Tropic of Cancer* de Henri Miller respectivement. Un autre livre français qui a été apprécié dans cette classification inhabituelle est *L'Histoire d'O* de Pauline Réage (4^e place).

sex-shops, ouvrages et films pornos» (MAYNÉ, G., 2001 : 23—30). Le « pouvoir-savoir » s’empare impitoyablement de l’érotisme que Bataille identifiait à l’impur demeurant inappropriable par le discours tant qu’il a pour finalité la reproduction. Le gaspillage et la perte souveraine cèdent la place au recyclage, le phénomène culturel et social à la fois qui consiste en la conversion de ce qu’on croit sale et inutile en ce qui est réutilisable. Le sale, qui est intraitable en tant que tel, devient un déchet dont il faut tirer tout son potentiel productif, un contenu positif. Comme le remarque William A. Cohen, « anything designated *filthy* cannot be reused, at least until it is renamed or reconceived as waste or trash, which can be recycled » (COHEN, W.A., 2005 : X). Ainsi, l’administration prend le pas sur le jugement moral, la rationalité purifie la souillure. L’érotisme est incorporé par la machinerie sexuelle qui le dénude de son caractère délibérément transgressif, en fait un profit, une valeur comptable : « [...] when polluting or filthy objects are thought of as trash, waste, junk, or refuse, they become conceivably productive, the discarded sources in which riches may lie, and therefore fecund and fertile in their potential » (COHEN, W.A., 2005 : X).

C’est à travers l’érotisme sous l’emprise du recyclage sexuel, ce purgatoire moderne qui n’est plus le passage vers une félicité éternelle mais vers une circulation paisible idéale, que se dessine un lieu où l’hypocrisie de la société bourgeoise est amenée à coïncider avec l’illusion de liberté de nos sociétés libérales. Toujours est-il que le discours moral qui légitime la transformation de ce qui est moralement intolérable en ce qui est socialement utile permet de croire en même temps à nous les modernes que nous nous en sommes enfin libérés et que notre laxisme en matière de sexe en est une preuve.

Il est vrai, Bataille n’a jamais parlé de la sexualité, mais de l’érotisme qui est pour lui « un aspect de la vie intérieure de l’homme, si l’on veut, de la vie religieuse de l’homme » (BATAILLE, G., 1957 : 37). De l’érotisme qui permet de reconnaître le sens positif du sacré dont le monde s’est distingué par les interdits. Enfin, de l’érotisme qui nous porte à la limite de notre conscience pour s’affirmer dans l’impossible. Il est d’ailleurs intéressant de noter ce qu’en disait Foucault lui-même dans sa « Préface à la transgression » :

Peut-être pourrait-on dire qu’elle [la sexualité — M.K.] reconstitue, dans un monde où il n’y a plus d’objets, ni d’êtres, ni d’espaces à profaner, le seul partage qui soit encore possible. Non pas qu’elle offre de nouveaux contenus à des gestes millénaires, mais parce qu’elle autorise une profanation sans objet, une profanation vide et repliée sur soi, dont les instruments ne s’adressent à rien d’autre qu’à eux-mêmes.

FOUCAULT, M., 2001 : 262

Cette référence, antérieure de treize ans de *L’Histoire de la sexualité*, que vaut-elle pourtant face à l’érotisme pénétré par les dispositifs du « pouvoir-sa-

voir»? Peut-on toujours reconnaître la fulgurance de *Madame Edwarda*, la divinité de la «dame qui monte» qui s'affirme devant le narrateur comme «DIEU» (BATAILLE, G., 1971 : 21) lorsque tout doit porter à croire que l'action du récit se serait passée dans un bordel bien administré par les mécanismes de la machinerie discursive qui étale son pouvoir sur le domaine du sexe, en parfait accord avec l'hypocrite morale petite-bourgeoise que Bataille méprisait autant? C'est la même morale qui, ô ironie, légitimait sa double vie, celle d'un bibliothécaire qui, la nuit, visite les bordels où il croit vivre une expérience dépassant les limites du monde profane. La transgression qui, selon le jeune Foucault, devait nous «jete[r] dans un espace vide où elle ne rencontre que la forme mince de la limite, et où elle n'a d'au-delà et de prolongement que dans la frénésie qui la rompt» (FOUCAULT, M., 2001 : 262) ne devient dans ses ouvrages postérieurs qu'une âpre désillusion dans le monde où le «pouvoir-savoir» exerce ses pratiques oppressives sur nos «corps dociles», c'est-à-dire ceux qui «peu[vent] être soumis, qui peu[vent] être utilisé[s], qui peu[vent] être transformé[s] et perfectionné[s]» (FOUCAULT, M., 1975 : 160).

Une fois ceci dit, il ne faut pourtant pas croire que la valeur transgressive de l'œuvre de Bataille a perdu d'actualité. Après tout, si ses textes ne continuaient pas à nous ébranler encore, qu'aurions-nous d'humain? Et s'ils nous ébranlent, c'est qu'ils portent en eux l'excès que les mécanismes du pouvoir ne cessent pas de «sensurer». Néanmoins, pris pour le concept, l'érotisme bataillien — surtout dans sa version la plus rebattue par ses apologistes qui l'expliquent à travers le lien transhistorique entre Éros et Thanatos ou la dialectique de l'interdit et de la transgression, lorsqu'elle n'est rapportée qu'à l'érotisme conçu comme la petite mort — cet érotisme est une notion irrécupérable et inacceptable à la fois. Irrécupérable, car l'essentialisme qui caractérise l'érotisme de Bataille — le domaine où le désir refoulé par les contraintes sociales peut restituer à l'homme son lien intime avec le monde dans l'acte de transgression — est difficilement soutenable lorsqu'il est confronté aux analyses foucauldienne[s] qui montrent que ce que nous prenons pour refoulé est construit dans les pratiques sociales historiquement marquées. Inacceptable, car le féminin que Bataille associe volontairement à ce refoulé dont il s'approche avec le mélange d'attirance et de répugnance, le féminin qui se traduit par toutes ces chiennes qui jouissent, les derrières féminins entourés d'un halo de leur spectral, les filles de joie nues comme des louves, les pieuvres répugnantes et les fentes velues, ce féminin nous apparaît comme une sorte de réceptacle dont nous (nous les hommes!) modelons le contenu tout en affirmant qu'il relève de l'attitude naturelle des femmes devant le sexe. Il nous faut dépasser les lourdes structures qui régissent le discours érotique bataillien. La lecture de Bataille au féminin qu'a faite Anne-Marie DARDIGNA (1980) montre à quel point ces structures sont construites par les idées reçues sur nos comportements sexuels. Il est vraiment douteux que nous puissions aboutir à quelque chose de nouveau en ce qui concerne aussi

bien notre sexualité que les études batailliennes en réitérant ces structures sans aucun commentaire critique.

De l'autre côté, faire de l'érotisme le concept d'érotisme, c'est oublier que l'érotisme ne peut être saisissable « autrement que dans l'espace de l'hétérogénéité textuelle » (HOLLIER, D., 1974 : 9), toujours « en rapport avec ». Faire de l'érotisme le principe générateur de la pensée de Bataille, c'est oublier que le centre de cette pensée est mobile, et qu'« une philosophie n'est jamais une maison mais un chantier » (BATAILLE, G., 1976 : 287). Pour se référer à Barthes, l'érotisme de Bataille relève du « scriptible » (BARTHES, R., 1970 : 10), il est une notion dont il faut « écrire la lecture » (BARTHES, R., 1984 : 33). L'homme érotique de Bataille, que nous avons longtemps tenu pour un grand transgresseur des interdits fondamentaux pour notre culture et profanateur des ses sacrosaints repères, s'affirme, aujourd'hui plus que jamais, comme un transgresseur écrivant. Il s'affirme dans l'écriture ouverte « aux développements qui suivront » (BATAILLE, G., 1976 : 287), aux lectures qui se placent à l'intérieur de cette écriture et la déplacent vers des territoires nouveaux, aux lectures qui seules peuvent maintenir la résistance du texte à la « censure » qui le guette. Dans son très beau article sur Bataille, Geoffrey Bennington écrit : « [...] qu'est-ce qu'il veut de nous ? Qu'est-ce qu'il nous cherche ? Qui ça, nous ? [...] Qu'aurait-il voulu pour nous ici, aujourd'hui ? D'abord [...] qu'on le lise » (BENNINGTON, G., 1995 : 11—12).

Bibliographie

- BARTHES, Roland, 1970 : *S/Z*. Paris, Seuil.
 BARTHES, Roland, 1973 : *Le plaisir du texte*. Paris, Seuil.
 BARTHES, Roland, 1984 : « Écrire la lecture ». In : IDEM : *Le bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris, Seuil.
 BATAILLE, Georges, 1957 : *L'Érotisme*. Paris, Minuit.
 BATAILLE, Georges, 1970 : « La valeur d'usage de D.A.F. de Sade ». In : IDEM : *Œuvres complètes*. Vol. 9. Paris, Gallimard.
 BATAILLE, Georges, 1971 : *Madame Edwarda*. In : IDEM : *Œuvres complètes*. Vol. 3. Paris, Gallimard.
 BATAILLE, Georges, 1976 : *Théorie de la religion*. In : IDEM : *Œuvres complètes*. Vol. 7. Paris, Gallimard.
 BENNINGTON, Geoffrey, 1995 : « Lecture : de Georges Bataille ». In : Denis HOLLIER, éd. : *Georges Bataille après tout*. Paris, Belin.
 BESNIER, Jean-Michel, 1998 : « L'intellectuel pathétique ». In : IDEM : *Éloge de l'irrespect*. Paris, Descartes&Cie.
 COHEN, William A., 2005 : « Introduction ». In : William A. COHEN, Ryan JOHNSON, eds. : *Filth, Dirt, Disgust, and Modern Life*. Minnesota, University of Minnesota Press.

- DARDIGNA, Anne-Marie, 1980 : *Les châteaux d'Éros ou l'infortune du sexe des femmes*. Paris, Maspero.
- FOUCAULT, Michel : 1975 : *Surveiller et punir*. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel, 1976 : *L'Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. Paris, Gallimard.
- FOUCAULT, Michel, 2001 : « Préface à la transgression ». In : IDEM : *Dits et écrits I*. Paris, Gallimard.
- HOLLIER, Denis, 1974 : *La Prise de la Concorde. Essais sur Georges Bataille*. Paris, Gallimard.
- MAYNÉ, Gilles, 2001 : *Pornographie, violence obscène, érotisme*. Paris, Descartes&Cie.
- NOËL, Bernard, 1993 : *Le Château de Cène*. Paris, Gallimard.
- NOËL, Bernard, 2004 : *Le retour de Sade*. Paris, Lignes & Manifestes.
- SADE, Donatien Alphonse François de, 1976 : *La Philosophie dans le boudoir*. Paris, Gallimard.

Sites web consultés

<http://www.playboy.com/sex/features/25novels/>, [date de consultation : le 20 juillet 2008]

Note bio-bibliographique

Michał Krzykowski, enseignant / chercheur à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction à l'Université de Silésie en Pologne. Il a soutenu sa thèse de doctorat intitulée *L'effet-Bataille. De la littérature d'excès à l'écriture. Un texte-lecture* dans laquelle il s'est proposé d'analyser l'œuvre de Georges Bataille à la lumière des travaux post-structuralistes français. Auteur de plusieurs articles consacrés à Georges Bataille et à la théorie littéraire. Depuis peu, il s'est également lancé dans les études sur le Canada et plus particulièrement sur le féminisme québécois.